

## Chute de l'arbre en forêt

Mario Cyr

Number 152, Winter 2017

« Sel », « cheveux la critique »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85395ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Moebius

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Cyr, M. (2017). Chute de l'arbre en forêt. *Moebius*, (152), 93–109.

# CHUTE DE L'ARBRE EN FORÊT

Mario Cyr

La mère est l'interface, l'opératrice première de la norme, elle formate, ordonne, censure, sanctionne, joli verbe à double tranchant, qui signifie bénir et sévir, à vous de lui faire honneur, c'est dans le contrat, établi dans ses termes à elle, inutile de discuter, de toute façon, le vocabulaire vient d'elle, langue maternelle, et vous mettez une éternité à vous en saisir.

Tandis que j'écris *Mourir*, certains y verront une éloquente synchronie, et moi, un simple hasard, on t'admet aux urgences, tu nous as habitués, ces dernières années, à de fréquents séjours à l'hôpital, en proie à des malaises diffus, attribuables à l'ennui autant qu'à un réel déclin physiologique. Accourues, mes sœurs s'agitent : cette fois, c'est la fin, dépêche-toi de lui faire tes adieux. Elles m'ont servi le même avertissement quelques mois plus tôt. Je n'irai pas, c'est clair.

À huit ans, je savais déjà (elle aussi) que je ne deviendrais pas le bâton de vieillesse qu'elle s'obstinait à pressentir en moi. Cette femme m'a bardé d'obligations, que je me suis appliqué à repousser, pas question de changer.

J'ai parlé d'elle dans la plupart de mes livres, ce n'est pas d'hier que j'expose mes griefs, comprenons-nous bien, je ne sors pas des griffes d'une marâtre, d'un enfer de négligence ou de cruauté, je n'ai pas subi de sévices, non, ce qui m'a traumatisé, c'est la froideur (celle, terrible, du serpent), la raideur, la sécheresse, entre elle et moi, il n'y a eu que de la culpabilité et de la gêne.

Chaque jour, ou presque, je prends de tes nouvelles, ou j'en reçois, on me rapporte les conclusions de tes médecins, m'explique les résultats des examens auxquels tu te soumetts, la quincaillerie démodée qui palliait ton insuffisance cardiaque ne vaut plus rien, ton pacemaker est sur le point de lâcher, et ta valve de rechange fuit, ton sang reflue, mal pompé, tu as de l'eau sur les poumons, au moindre effort, tu manques d'air, trop usée pour une seconde chirurgie, il n'y a rien qu'on puisse tenter, l'unique certitude, c'est que ça te tuera.

(Ma généraliste me rassure, je n'ai pas hérité de cette pathologie répandue dans ta famille, mes ennuis respiratoires découlent de mon passé de fumeur.)

La mère, parcourons sa description de tâche, est oiseau de malheur, à l'en croire, une catastrophe n'attend pas l'autre : attention, tu vas te salir, déchirer ton linge, attraper le rhume, rester de même si le vent tourne, me mettre à bout, le regretter, t'ébouillanter, t'empoisonner, t'étouffer, t'estropier, te casser le cou, et les ailes, et le bec, alouette.

Jamais, en revanche, elle n'annonçait d'embellies, de dénouements favorables, nous étions découragés de l'avenir, résumé à une fatale dégradation du présent, un bloc de grisaille, que rien ne saurait dissiper, notre jeunesse a été saturée d'embûches.

Pour la forme, je consulte les horaires d'autocar, et de train, vers Drummondville, bien que je n'aie nulle intention de m'y rendre, je rejette même l'hypothèse de te téléphoner, fils ingrat, je t'entends le marmonner d'ici.

Crime de lèse-maternité.

On t'estime maintenant en mesure de rentrer à la résidence. (Quelqu'un ose même : fausse alerte?) Dévouées, tes filles aménagent ton studio, l'adaptent pour améliorer ton confort. Si elles s'approchent, tu te braques, fidèle à toi-même, réfractaire au contact physique, et encore plus à la caresse, au massage, à la douceur, tu te cramponnes à ta marchette plutôt qu'à leurs bras.

L'une d'elles m'envoie par courriel une photo de toi, affalée dans ton fauteuil, défaite, amaigrie, l'initiative me choque, j'ai beau m'y refuser, elle me convoque à ton chevet, coup de force, avec c. c. à mon frère, qui ne se dérange pas davantage, du fond de sa Gaspésie, il a l'excuse de la distance.

La mère est division, elle fracture l'univers, ici, le bon, le juste, l'adéquat, le décent et là, ce qui ne l'est pas : regarde où tu marches, voyons, lâche ça, c'est caca, vide ton assiette, assieds-toi comme il faut, boutonne ton manteau, cours faire tes devoirs, sois raisonnable, articule, elle interdit, impose, inhibe, dispose, cette voix, vous l'intériorisez, elle vous hantera jusqu'à votre ultime soupir.

Ce n'est pas à moi, j'ai l'impression, qu'elle s'adressait, mais aux images dont elle me recouvrait, à sa guise, et dont le contour excédait le mien, elle ne me voyait pas, moi.

Je ne retiens pas du laitier, je suis le portrait tout craché de mon père, devant elle, c'est d'abord lui que je représentais : un trou-de-cul narcissique qui l'a plaquée pour un flirt, une lubie, l'a laissée se débrouiller avec six enfants,

des morveux, un tas de factures qu'il a omis de régler, une pension alimentaire qu'il versait quand ça lui convenait, et que nous devions constamment lui réclamer pour elle, alors qu'il ne se privait de rien, elle nous traitait, lui et moi, de gros bourgeois, parce que je partageais ses goûts dispendieux, tu es comme lui, l'argent te file entre les doigts.

Sinon, elle me passait le costume du fils idéal, dans lequel je flottais, évidemment, j'allais réussir comme pianiste (moi qui n'ai aucun talent musical), avocat, notaire ou curé, bref, un notable, vecteur d'ascension sociale, voire de salut, elle se berçait d'illusions.

En elle, ce paradoxe, parmi d'autres : nous étions promis tantôt à la médiocrité, à la misère, tu n'arriveras à rien, tantôt à une carrière improbable, trop radieuse pour s'avérer.

Je l'ai déçue, personne ne soutiendra le contraire, elle aurait préféré que je ne fume pas, ne boive pas, que je sois aux femmes, que j'entre à l'université, décroche au moins un diplôme, avec brio et mentions, son dépit était palpable, elle ne prisait pas mes manières, mon franc-parler, je blasphémiais, la brusquais, mes romans l'ont heurtée, vulgaires, provocateurs.

Si la mère accorde les permissions, je n'ai pas obtenu celle d'être.

Dès la naissance, on m'a séparé d'elle, mon père, trop content de m'accueillir après trois filles (enfin un zizi, le dauphin), m'a bichonné, accaparé, j'étais son bébé, la prune de ses yeux, j'allais perpétuer son nom, les photos d'enfance me montrent plus souvent dans ses bras à lui, ou agrippé à sa jambe, sur ses talons, je l'admire, c'est mon héros, nous bricolons ensemble, crayon derrière l'oreille, jardinons, au lendemain de la rupture, il revendiquera ma

garde, et rien que la mienne, elle fera de moi son pion, atout, moyen de pression.

Oui soudain, j'étais précieux, son petit homme, certains soirs, je ne l'avais que pour moi, privilégié, comme si je grelottais de fièvre ou me remettait d'un accident, je me méprenais sur les motifs de sa sollicitude, qui s'est vite évanouie, je suis passé de l'innocence au cynisme.

(Dans un amphi, à des étudiants en création littéraire qui m'interrogent sur les ressorts et origines de ma pratique, je raconte qu'elle me chargeait de le bombarder de lettres pour le persuader de revenir, peine perdue, leçon inaugurale sur le prestige du texte, et ses limites.)

Nous étions ses erreurs, sa croix, son fardeau, comme un achat malencontreux dont on se mord les doigts, un mauvais placement, irréversible, elle ne voulait pas d'enfants comme nous, turbulents, indisciplinés, mais des statues, droites et sages, mais des adultes, autonomes, polis, matés.

Sans doute pour nous prémunir contre le péché d'orgueil, elle était avare de compliments, de félicitations, même quand je lui présentais un bulletin parfait, qu'elle tenait apparemment pour acquis, incapable de nous applaudir, opaque, de sorte que nous grandissions à l'aveugle.

Longtemps, je me suis considéré comme elle le faisait, sans tendresse ni indulgence, ce qui frôlait le dénigrement.

À une époque, avant de partir pour l'école, je criais du pas de la porte : maman, est-ce que j'ai envie ? J'étais un enfant nerveux, timoré, qui pissait au lit, je me méfiais de ma vessie, ma conduite imbécile, dont mes sœurs se moquaient à loisir, révèle à quel point j'étais déconnecté de mon corps, qu'elle évitait de toucher, sauf pour me

corriger, ou me frictionner (et encore), comme si j'avais la peste, le choléra, et avec quelle candeur je m'en remettais à elle, à son verdict, un oui, et je fonçais aux toilettes, autrement, j'attrapais mon sac et je filais, guilleret.

Il est difficile de dépeindre la mère sans recourir à l'anecdote, sans succomber à la tentation d'évoquer des souvenirs, pittoresques ou cruciaux, de fournir des preuves imparables, d'étayer, ce n'est pas mon propos, je cherche à faire ressortir que son autorité est plus pernicieuse que celle du père, parce qu'elle déborde dans le registre du pathos, et l'exploite volontiers, chantage affectif, marchandage, ultimatum, manipulation. Lui vous met au défi, elle transige. La mère est spectacle.

Je brûlais de la détromper : je ne pourrai jamais combler tes attentes, oublie ça, la barre est trop haute, il y a erreur sur la personne, au lieu, je me taisais, pour sauver sa peau, l'enfant imite, veut plaire, se dilue, il est sincère. Adolescent, par contre, je me suis révolté. Je ne risquais rien, hormis le pensionnat, la maison de redressement, dont elle brandissait la menace factice de loin en loin.

Ma sœur gémit : j'aurais voulu avoir une mère, voilà, c'est notre karma, nous buter à cette douleur en creux, ambiguë, il est moins cinq, elle espère en vain. Elles s'empressent autour de toi, les filles, mais il n'y aura pas de miracle, de rebondissement à la dernière minute, tu ne bougeras pas tes frontières, et tu crèveras dans ta dureté, intacte, isolée.

Elles insistent, tu dois décider de tes funérailles, nous en sommes là, il y a des dispositions à prendre, qui ne nous reviennent pas, aussi bien que tu te prononces, nous ne saurions dégager un consensus. Tu nous dictes la modération, sans surprise, dépenser le minimum. De jour en

jour, avec la circulation des mots, qui s'additionnent, la réalité de ton agonie s'épaissit, bientôt compacte comme une pierre tombale.

La mère est ingénue, une belette, elle s'immisce partout, se permet d'entrer dans votre chambre, de fouiller vos tiroirs, sous votre matelas, d'intercepter votre courrier, de filtrer vos lectures, vos amitiés.

Elle est l'Église, omnipotente, inquisitrice, avec son implacable logique de la faute et du châtement, elle condamne, ou pardonne, selon son bon vouloir, sonde votre âme et conscience, soutire des aveux, exacerbe le remords, c'est pour ton bien, vous arracher à elle, c'est une hérésie, passible d'excommunication.

Son expérience même de la maternité s'inscrivait dans le registre messianique : je me sacrifie pour vous, me saigne aux quatre veines, prenez et mangez, je mérite en conséquence déférence et reconnaissance, amen.

La mère est madone, bienveillante, discrète, atone, une sainte, auréolée de toutes les vertus, et de superlatifs, comme dans les ritournelles de Tino Rossi, quoi de plus doux, de plus tendre que le cœur d'une maman, mythe de guimauve, dégoulinant de mièvrerie, emblème de carton-pâte, aussi invraisemblable que la licorne, le phénix, la mère est allégorie, icône, il n'y a pas de rencontre possible avec un stéréotype.

L'instinct maternel est une construction, pure fiction, le respect filial aussi.

La mort vient rarement du dehors, tu portes la tienne en toi, dans les replis de tes viscères, tu lui cèderas, de guerre lasse, tu t'abandonneras, oh rien qu'une minuscule seconde, ça suffira, et elle t'emportera, pour l'heure, tu tiens bon, résiliente, au mépris des pronostics. On ne t'a



chassée de l'hôpital que pour t'y ramener, c'est intenable chez toi, trop compliqué, laborieux, et tu es si fragile, chétive, grabataire, incontinente, on craint que le transport en ambulance ne précipite l'échéance, que tes pauvres os n'éclatent en dix mille morceaux, on t'octroie une chambre de l'unité de soins palliatifs, sous morphine, tu congédies l'aumônier, ne veux rien savoir de l'extrême-onction.

Elle me picossait avec un malin plaisir : je plains la femme qui va te marier, j'ai hâte de te voir avec des enfants, j'objectais que ça n'arriverait pas, elle haussait les épaules, imperméable, comme si elle n'avait pas découvert mon orientation, et les illustrés que je volais à l'étalage, dans lesquels je pouvais contempler à satiété de jeunes adonis en slip.

À l'affût de l'exception, du singulier, j'ai lâché les cours, rallié la bohème, à l'envers d'elle, direction opposée. Rabat-joie, elle me sermonnait : on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie, moi, gourmand, capricieux, de riposter : pourquoi non ? Escarmouches et repréailles se multipliaient, surenchère, escalade, je n'avais qu'un projet, sacrer le camp, quelque part, il y avait plus large, plus sauvage, débridé, elle incarnait ce provincialisme étriqué, sans envergure, mélange de calcul et de refoulement, cette mentalité docile, conformiste, stagnante, contre laquelle, encore aujourd'hui, je m'insurge. Elle qui m'incitait tellement à me démarquer, si je sortais des clous, m'assénait d'un ton lugubre : tu te penses plus fin que les autres ?

Dans un fichier, je consigne ses tournures, les formules colorées ou archaïques qu'elle employait pour nous apostropher, nous chicaner, exprimer son exaspération, nous dompter, elles surgissent sans que je les sollicite, un brin de laine, vous tirez dessus, tout s'ensuit, j'en ai noirci

quelques pages, ma favorite : je vais t'apprendre à me répondre, savoureux euphémisme bourré d'explosifs.

Dans nos tribus, nos chaumières, l'enfant n'était qu'un pantin, on lui chuchotait ses répliques, dis bonjour à la dame, merci à grand-maman, récite ta prière, ton compliment, une fable, le catéchisme, sinon on l'interrompait, va te coucher, sans écouter, aucun espace, zéro, pour les aspérités.

On ne lui disait rien non plus, on le maintenait dans l'obscurité, le secret le plus total, absolu, occupe-toi de tes oignons, tu comprendras plus tard. Des dinosaures.

Il ne se passe rien, ni aggravation ni atténuation, les journées se succèdent, interminables, tu flottes, surnages, ta seule distraction, c'est le repas qu'on distribue, la soupe, toi, jadis si expéditive, tu as des gestes de tortue, infiniment lents, retirer la pellicule plastique qui recouvre le bol, prendre la cuiller, la plonger dedans, souffler dessus, le soir où ma sœur, par étourderie, te devance, et te la présente, comme on gave un bébé, tu lui lances un regard noir : arrête-moi ça.

À ceux qui te dépeignent la mort comme un voyage, un départ, tu demandes : pour aller où? Si on te fait valoir qu'au ciel, tu reverras Lucia, ta maman si vénérée, ton frère Jacques et combien d'autres, tu secoues la tête, tu n'es pas dupe, il n'y a rien de l'autre côté, ce qui ne t'empêche pas, un matin, d'égrener un chapelet, ça ne peut pas nuire, plaideras-tu.

Tu ne me réclames pas, tu as même le culot de mentir : non, Mario et moi, on a réglé nos affaires, c'est impossible, nous n'avons rien abordé, déballé, mis en lumière, encore moins surmonté, en permanente incompatibilité.

La mère est logiciel, le moule, qui organise votre être social, elle est hiérarchie, donc prédation, votre rapport avec elle déterminera celui que vous aurez avec l'autre, et je ne sais que mordre.

Je me suis défini par contraste, la détester m'a tenu debout, structuré, j'ai exclu avec méthode ce qui lui importait, qu'elle préconisait, emprunté des chemins de traverse, orphelin de vocation, me suis entouré d'une nouvelle famille, de complices, me suis inventé une fratrie, acoquiné avec des êtres de lumière, que j'ai élus, j'ai carburé à la rancune.

Mais l'opposition est perverse à la longue, lui tenir tête, vous frotter à elle, la combattre, pied à pied, c'est vous teindre d'elle, par osmose, c'est une fusion à votre insu, déplorable, un jour, vous constatez avec horreur que vous jouez sa partie, exactement, et que vous maternez vos chums, comme elle sa marmaille. Avec ses codes, sa comptabilité.

Alors, vous déposez les armes, l'écartez, cultivez l'indifférence, qu'elle ne parvienne plus jamais à vous ébranler, à vous débilitier, et vous restez chez vous quand on vous informe qu'elle se meurt.

La mère est fêlure, sous son costume de scène, elle tremble, sous son masque, elle est dévastée, pour ne pas craquer, elle se bourre de pilules, tranquillisants, somnifères, du matin jusqu'au soir, intoxiquée. Moi, j'ai picolé, à m'en péter le foie.

Dans une famille, tout se transmet, les microbes, virus, bactéries, le rhume le plus banal, la gastro la plus bénigne se propagent à la vitesse de l'éclair, d'emblée collectifs, de même, il y a contamination de l'esprit, par paresse ou dévotion, vous adoptez les tics de vos parents, leurs atti-

tudes, voire leurs certitudes, leurs obsessions. L'enfant est une éponge, et je n'ai eu qu'elle pour modèle.

J'ai attrapé son anxiété, sa seule stratégie de défense, l'anticipation, la peur du feu, de la noyade, des voleurs, du lendemain, de la pénurie, de l'opinion d'autrui, du ridicule, de l'étranger, de son ombre. L'oppression dans la poitrine, les tempes qui battent.

J'ai aussi son inaptitude à l'émerveillement, son insatisfaction chronique, sur une nappe blanche d'un kilomètre, s'il y a un microscopique point rouge, une tache, c'est elle qui attire mon œil, infailliblement, d'aucuns ont une plus heureuse hérédité.

La mère est musée, elle entropose vos reliques, artéfacts poussiéreux, une mèche de cheveux, des bottines de bébé, votre vieille peluche, vos cahiers de dictée et de rédaction, votre brassard de communiant, des tonnes de photos, de cartes de vœux, elle chérit ces archives, les étale sans cesse. Elle vous pétrifie, vous cristallise, vous glace comme un vernis, fini diamant, autrefois, elle vous a accolé une étiquette, tu es brise-fer, un estomac sans fond, une nature mélancolique, vous n'en serez jamais quitte, même s'il s'est écoulé un demi-siècle, pour elle, vous n'aurez pas évolué, elle ne le tolère pas.

C'est bizarre, elle avait si hâte de vous voir mûrir, gagner en audace, vous débrouiller, elle tente maintenant de renverser la vapeur, s'engage à reculons.

La mère est un rôle, y renoncer? La reine n'abdique pas, et vous resterez son petit garçon, gauche, impuisant, ne la contrariez pas, soyez stupide, assez bête pour rater votre sauce à spaghetti, mêler le blanc et la couleur, négliger vos finances au point qu'elles vous plongent dans l'embarras. Il y a quelques années, elle m'a proposé, non

pas de me prêter de l'argent, comme elle l'avait fait quand j'étais jeune (et je devais l'implorer pour ça), mais de m'en donner, sans contrepartie, en cachette de mes sœurs, tu es certaine? ce serait plutôt à moi de te dépanner, non, au fond, ce qu'elle voulait, c'était réanimer le lien de dépendance, le pérenniser.

Cette infantilisation, abolition de l'avoir propre, écrasement du temps, me donnait la nausée, littéralement, de mes visites chez elle, je revenais les tripes nouées.

En vous émancipant, vous la diminuez.

La mère est l'exemple à ne pas suivre, elle vous somme de faire mieux qu'elle, de la surclasser, mais aussi de la reproduire, de la prolonger dans ses superstitions, ses valeurs, elle assigne de terribles besognes, qui confinent à la névrose.

En plein après-midi, au snack-bar, il n'y a pas de client à part moi, le cuisinier bavarde avec la serveuse, tous deux dans la vingtaine, je ne sais pas comment le sujet atterrit entre eux, il décrit son enfance, je tends l'oreille, son père militaire, taciturne, effacé, l'instabilité de sa mère, ses crises, sa furie, sa violence, les taloches, les brutalités, des ombres s'accumulent devant lui, il s'ébroue pour les disperser : en tout cas, j'ai passé l'âge d'en vouloir à mes parents, j'esquisse un sourire, si je pouvais en dire autant.

Le lendemain, à l'écran de mon ordi, s'affiche le message que j'appréhende et qui me soulage, elle ne s'est plus réveillée. J'ai le réflexe de la parodier : qu'est-ce que je vais mettre?

La mère, c'est l'État, elle éduque, soigne, budgète, régente, décrète, planifie, réprime, enferme, et pourtant, elle est vide, rien ne lui appartient, réceptacle, canal, cour-

roie, elle ne fait que transmettre, directives et discours, le pouvoir la traverse, comme nous pour venir au monde.

Au salon funéraire, elle est étendue dans un cercueil de location, ce n'est pas elle, mais sa dépouille, son cadavre, ce qui me frappe, ce sont ses mains, crevassées, tannées, parcheminées, momifiées, une petite-nièce dépose un bisou sur son front. Je n'ai pas de mouvement vers elle.

Non, elle n'est pas heureuse de voir ses enfants réunis (mon frère est monté), non, elle ne se repose pas dans un au-delà merveilleux et sans souffrance, non, elle ne veille pas sur nous du haut d'un nuage, elle est morte, c'est la seule phrase possible au présent de l'indicatif avec elle comme sujet.

Tassée contre ma poitrine, une vieille cousine mouille ma chemise, et lève vers moi un visage ruisselant de larmes, décontenancée de ne pas lire sur le mien une émotion égale, tu es toute barbouillée, son maquillage a coulé, viens par là, il y a des kleenex, son chagrin n'a rien à voir avec la disparition de ma mère, j'ai trop observé le genre humain pour l'ignorer, on ne pleure jamais que sur soi.

D'une efficacité qui ne se dément pas, mes sœurs ont assuré la logistique, depuis la notice nécrologique jusqu'au choix du traiteur, et celui des photos pour le diaporama, j'en découvre plusieurs, anciennes, d'où sortent-elles? elle pose avec ses socquettes blanches, ses robes faites maison, ses tresses, son rouge, la jeune fille d'avant le mariage, d'avant les grossesses, celle que mon père n'a pas démolie, meurtrie. Elle aurait pu avoir un autre destin.

On lui rend des hommages, lui dédie un poème, les témoignages se recourent, on loue son énergie, sa vaillance, son endurance, laver, cuisiner, servir d'immenses tablées, nettoyer, balayer, ranger, et recommencer, chaque

jour, oui, nous avons été logés, blanchis, nourris, on ne peut guère épiloguer.

Ses inquiétudes dominantes : qu'est-ce que les voisins vont penser? et la crème de tomates est-elle en solde cette semaine? C'est dérisoire, et assez triste. Elle n'aura obéi qu'à des principes d'économie domestique. L'essentiel nous a fait défaut.

La mère est fonction, celle qui l'exerce peut s'y anéantir, si on tapait, toc, toc, toc, sur le masque, il y a quelqu'un là-dedans? non, elle s'était fondue dans son devoir, évaporée, aucune trace d'elle, aucun intérêt ni curiosité, elle n'a eu d'élan que pour sa famille, réduite à cette seule unité. Ce n'est pas ce qu'on lui demandait.

Solidaires, plus généreuses, mes sœurs répugnent à lui imputer tous les torts, c'est sûr, la plus belle fille de Paris ne peut donner que ce qu'elle a, elle n'était pas équipée pour encaisser un divorce, ça l'a foudroyée, il avait juré devant Dieu et devant les hommes, trahie, humiliée, elle s'est repliée dans son domaine d'expertise, le matériel, l'intendance, ce à quoi on l'avait préparée, elle n'avait pas les ressources pour nous consoler, nous protéger.

En repassant, en faisant le ménage, il lui arrivait de chantonner : reviens, veux-tu, ton absence a brisé ma vie, se rendait-elle compte?

Quand il est décédé, elle a sangloté à l'autre bout du fil, c'était troublant, et normal, elle a bredouillé : pardon, je ne sais pas ce qui me prend, mais non, voyons, on a tous des blessures qui ne cicatrisent pas. Le mince capital d'amour qu'elle détenait, il l'a épuisé.

Je ressemble à mon père, et elle m'a élevé, je suis le théâtre de leurs discordances.

Il n'y aura pas de messe, de prières, suivant ses volontés, même pas de crucifix, après avoir fait semblant de croire, comme toute sa génération, qu'elle ait regardé le néant en face m'étonne, et me séduit.

La famille est une contrainte de groupe, j'écoute sans rire ma sœur cadette, dont le petit-fils de trois ans s'entretiendrait avec le fantôme de notre mère, elle me braque sous le nez son téléphone portable, où roule une vidéo qu'elle prétend probante, mon scepticisme la désenchante, on me prend à part, m'entraîne dans les couloirs, ou le columbarium, me saisit l'avant-bras, me pétrit, me tape dans le dos, comment te sens-tu? je ne m'aventure pas, les circonstances suggèrent la réserve, je mets mes récriminations en veilleuse, n'insiste pas sur nos mésententes, à mon âge, et au sien, son départ était prévisible, en mon for intérieur, je me répète : quel gâchis. L'arrière-goût que laisse un rendez-vous raté. Ce soir-là, et au cours des semaines, des mois à venir, j'aurai des bouffées d'euphorie, des éclairs de liberté, ou de grâce, elle n'est plus là, elle ne peut plus me juger, nous ne pouvons plus nous faire de tort, ça survient n'importe où, dans la rue, entre les rayonnages d'une librairie, au fond d'un wagon de métro, je desserre les dents, allégé, c'est une seconde naissance, la bonne.

Elle protesterait, pour elle, aimer consistait à offrir des cadeaux à Noël, à mitonner de bons petits plats, entre elle et moi, il y avait ce formidable fossé, infranchissable, un dialogue voué à l'échec.

Quelques mois plus tard, à la faveur du dégel, nous nous rejoignons au cimetière, autour d'un trou aux parois bien lisses, bien nettes, l'urne (quelconque, modique) trône sur un guéridon, le directeur de funérailles, onctueux, indique



qu'on peut, si on le désire, s'avancer, lui dire au revoir, aucun de nous ne se manifeste, c'est lourd, elle n'appréciait pas beaucoup les effusions, lancera l'une des filles, nous en rions, et glissons les cendres dans la terre.

Ce jour-là, on me remet des exemplaires que je lui ai dedicacés, regarde, tu n'aurais pas été plus chaleureux avec une parfaite inconnue dans un salon du livre, des phrases convenues, polies, impersonnelles, nous ne savions rien l'un de l'autre.

Elle haïssait son métier, l'ouvrage à abattre, à ses yeux, les feuilles d'automne, la neige bleue de décembre, la boue du printemps, les fêtes, les vacances n'avaient aucune magie, ne lui apportaient qu'un surcroît de travail, c'était du barda, une corvée, elle ne se détendait que dans la compagnie des bébés, et celle, imaginaire, des absents, des morts, parce qu'on peut les idéaliser, et qu'ils sont inoffensifs. Le peu qu'elle m'a enseigné ne m'aide pas à vivre.

Dans un café, je retrouve un jeune ami, lui aussi en deuil de sa mère, qu'un cancer a emportée, il ne s'en relève pas : j'ai un nouveau poste, aussitôt que je l'ai su, j'ai pensé à l'appeler pour l'inviter au restaurant, célébrer avec elle, et boum, ça m'est revenu, elle ne viendra pas, elle est morte, je me suis ramassé à genoux sur le plancher, à brailler comme un veau. Ils m'intriguent, et me fascinent, ceux pour qui la perte des parents est une épreuve.

Petit ou grand, on a tous besoin d'une fourrure, d'une couverture, d'une poupée, d'un ourson, d'un talisman, d'une substance, d'un tic, d'un TOC, d'un havre enfin, d'un nid où se lover, en chien de fusil, et sucer son pouce, les yeux fermés, d'un paravent derrière lequel se curer le nez, se gratter le cul, bercé, s'adonner à n'importe quel rituel masturbatoire, dans une magnifique échappée immobile,

soustrait au tonnerre du monde, à l'abri de soi-même, le cerveau au neutre, c'est le ventre de la mère qu'on réintègre, fabrique, renouvelle, pour se réparer.

Ce matin, sur le paillason de l'entrée, le facteur balance une enveloppe blanche, les deux aînées ont rempli les formalités, liquidé la succession, elles me font parvenir un chèque, mon héritage, c'est avec ce bout de papier, encore des chiffres, que se boucle la trajectoire de cette femme, dernier épisode, rideau, le passé est suspendu, on ne peut pas l'altérer, je referme ma mémoire, elle ne contient rien de bon.